

DEUX PIANOS PRÉPARÉS¹

PREMIÈRE PARTIE – A L'OMBRE : DÉSIR ET NEUTRALITÉ

MARIANA THIÉRIOT LOISEL



*« J'ai cherché un plus crédible adversaire, non méprisable, non mythique, fait avec les seules ressources de la très riche nature humaine et de son pouvoir **d'opposition, de rébellion, de contestation.***

Qui veut adorer malgré son grand désir blasphèmera ; le blasphème lui vient à l'esprit. Il en est ainsi de toutes les tentations.

Quel besoin du diable, lorsque la personne suffit.

Commençons donc par elle. »

Henry Michaux, in *Une voie pour l'insubordination* p.38. Ed. Fata Morgana France 2002.

¹ Étude sur le facteur humain et ses modélisations comportementales dans le domaine des neurosciences, des sciences sociales et de l'intelligence artificielle. Extrait du post-doctorat de l'auteur sous la direction de Thomas Dekoninck, Université LAVAL, Faculté de Philosophie, CANADA.

DES FEUX DE LA RAMPE VERS UNE VISITE EN COULISSES

Lorsqu'une femme chercheuse s'adresse à un homme, qu'elle s'expose face à un groupe d'étudiants dans une situation de formation ou même face à sa famille ou en l'absence d'interlocution telle Alice... face à son miroir en tentant de percer l'envers de la glace, les non-dits et les non-lieux, elle s'interroge, un sourire persistant aux lèvres, malgré la douleur des mésententes : « *Comment vivre une rencontre, un dialogue, un échange dans le contexte professionnel, débarrassés de la peur de déplaire, de la méfiance, de la compétitivité explicite ou implicite et de l'hostilité qui l'accompagne : du souci de bien paraître et de l'emporter en détruisant les arguments de ses interlocuteurs? Peut-on échapper aux modélisations des comportements en matière de recherche ? Ou bien les modélisations comportementales restent-elles la seule alternative à l'agressivité et aux abus de pouvoir?»* »

Doit on finalement faire avec, se positionner en rivaux d'un pays à l'autre, d'un monde à l'autre, dans le champ de la pensée : du sens choisi et imposé? Doit-on se vendre, servir le pouvoir en place et se taire sur les lacunes et les accommodements démagogiques et déraisonnables? Pouvons nous avoir une marge de désintérêt, de dignité, de respect envers l'autre et de franc parler dans nos échanges et nos débats ou faut-il nous résigner au commerce des concepts, aux frontières indépassables des différentes idéologies et du silence discret sur les financements qui les soutiennent ?

Le respect, que Kant désigne en tant que « *sentiment moral* » a également longuement été étudié par Michel Henry : le sentiment sensible, qui est le fondement de tous nos penchants est sans doute la condition du sentiment (*empfindung*) que nous nommons respect, mais la cause, la détermination de ce sentiment réside dans la

raison pure pratique² (...). Le respect donc, une marque à la fois d'affection et de retenue et pourtant de pensée, pourrait nous servir de nord lors de nos échanges sur des sujets abordant la question délicate du facteur humain.

Le dialogue philosophique provoque une tension entre une expérience concrète de la haine ordinaire, où le théâtre de la cruauté de la perversion sociale et de la perception pour les candides de tout ce qui a été appris et récité à l'école et sur les bancs de l'université : les déclarations des droits de l'homme et des droits de l'enfant, la dignité humaine, sa valeur, ses possibles, les nombreux traités de paix Européens, les textes et les propositions de L'O.N.U, de L'O.I.T. etc.... La neutralité nécessaire et difficile dans les débats d'idée permettra cependant, la circulation des idées et l'essor d'une population.

Thomas Dekoninck cite la formule de Whitehead : le parallélisme du concret mal placé ». Selon lui :-« Le mot « *concret* » renvoie au verbe latin *concrecere*, qui signifie **croître ensemble** ». Ainsi l'arbre concret n'est-il pas seulement les branches et son devenir individuel, etc., c'est en outre la sève, les racines, l'eau, la lumière bref tout ce qui concourt à la vie de cette arbre. Commettre le paralogisme ou sophisme du concret mal placé, c'est substituer au concret les abstractions que nous effectuons pour mieux le comprendre.³

Ainsi l'humanité semble souvent requête et confinée dans le domaine de la recherche scientifique à l'un ses territoires disciplinaires et idéologiques, comme dans le cas des neurosciences où l'humain est perçu uniquement en tant que « *système nerveux* » et où l'organisme humain est étudié comme « *une machine* »

² Michel Henry In *L'essence de la manifestation*, pp.654 et 655, PUF, Paris, 2003.

³ Dekoninck, Thomas in *Philosopher au Québec, Entretiens*, p.103 Pul. Québec Canada, 2007.

hypercomplexe». Cette réduction et cet enfermement disciplinaire hors contexte biaise la perspective des problèmes étudiés aussi bien que les chercheurs qui deviennent enclins à une certaine rigidité idéologique qui contamine le résultat de la recherche et nous aspire dans le sombre univers des souris et des hommes impitoyablement décrit par Steinbeck ou dans l'absurdité de *Roses à crédit* de Robert Merle... Certains de mes collègues chercheurs en génie civil, dans le domaine de l'informatique, des télécommunications ou du transport et plus précisément ceux qui comme moi travaillent dans le domaine de l'intelligence artificielle, sont même passés par un processus de « *désensibilisation* ».

Ce processus nous apprend à installer une distance immédiate lors de nos échanges : « *moi sujet : vous, objets d'observation, d'expérience et d'étude.* » Triste relation de la recherche scientifique qui emprisonne l'humain dans des formules savantes; des schémas complexes et des modèles théoriques comportementaux au lieu de l'aider à s'élever, d'accepter qu'il est fait, agi par la vie autant qu'il agit sa vie : que l'existence nous travaille... Ou plus crûment et de façon biaisée la dictature des « *big brothers* » s'insinue entre les détenteurs du savoir technologique et scientifique et les populations visées : nous re-voilà dans la violente dialectique Hégélienne du maître et de l'esclave relue par Marx et étendue aux groupes sociaux, les chercheurs se posent en seigneurs et maîtres de la connaissance, puisqu'ils maîtrisent les opérations scientifiques et technologiques et se placent au dessus des normes éthiques et la population soumise à la tyrannie de la technologie de pointe dans les divers domaines de la santé , de la formation demeure confinée dans l'ignorance, et la désinformation et se cantonne à des tâches d'exécution ou de reproduction des savoirs .

Le pain et le cirque pour taire les individus semblent toujours d'actualité et cette fois le savoir scientifique et les médias de masse qui orientent l'information et réfrènent ou orientent la circulation des idées semblent de la partie. Hypnotisés par le petit écran nombre d'individus vivent leur vie par procuration ou calquent leur bonheur sur les propositions modélisées de la société de consommation qui vend la joie avec l'achat une paire de chaussure confortable et la liberté dans un paquet de cigarette.

UNE INTIME CONVICTION

J'ai l'intime conviction qu'à la racine du dialogue où les logiques se croisent, doit luire, malgré tout et en effectuant un exercice de résistance, une amitié qui se traduit par le respect du facteur humain, même si notre humanité peut nous sembler à prime abord un facteur limitant, afin qu'une rencontre authentique puisse avoir lieu. Grâce à la rencontre, un nouveau sens, lucide et applicable, sur lequel les uns et les autres s'accordent peut jaillir de l'ombre et nous sortir des chaînes d'une société en proie aux déboires d'un sens attelé au commerce des idées et à leur consommation.

Or la somme des intérêts médiatiques et financiers confine souvent le chercheur non seulement dans l'anonymat et la solitude, mais également à la perte de nombreuses chaires de philosophie, aujourd'hui remplacées par l'éthique, la sociologie ou la psychologie. Le statut de la philosophie, faiseur de critique et d'éveil de la pensée est censuré dans les cursus scolaire de plusieurs pays. La philosophie n'est-elle- plus de mise? Telle quelle, la philosophie semble pour ainsi dire invendable. Actuellement les exigences de survie à l'université prennent largement le pas sur l'érudition, l'amitié et le sens critique. Et lorsque le philosophe doit devenir commerçant, que reste-t-il du savoir philosophique?

Ce qui semble très mode est une sorte de vulgate philosophique, une soupe ou le « *new age* », les recettes de savoir vivre et quelques citations piochées de ci e là enrobées dan un peu d'historicité font merveilleusement recette. Mais que dire de « l'estime de l'autre » ? « *Nous sommes déroutés et sans rêve. Mais il y a toujours une bougie qui danse dans notre main. Ainsi l'ombre où nous entrons est notre sommeil futur sans cesse raccourci* ». ⁴

Dans mes promenades solitaires je songe aux rêveries de Rousseau et à sa tendresse, sa sympathie pour l'humanité. Cette position théorique pour l'humanité continue vivante dans l'ombre, comme la roche bariolée de bleu au creux de la forêt par une main invisible qui a balisé le chemin pour nous, bien avant nous et nous indique la route à suivre. Une balise sur la roche dans l'ombre pour suivre la route. Une roche pour s'asseoir, se ressourcer, s'orienter peut être. Une roche pour s'égaliser à la nature. Une roche sur laquelle on cogne pour qu'elle se brise et se mette à bouger. Un menhir ou nos gaulois font les morts une idée fixe en tête. Liberté, égalité, fraternité... Révolution française, américaine, russe, chinoise, un vieux cahier Clairefontaine, quelques notes, des roches qui s'agitent... Standing stones. Le titre d'un vieux disque de Paul MacCartney. Des roches dressées qui nous défient lorsque nous préférons la chute ou le sommeil de l'indifférence.

Écouter encore ceux qui à travers la lumière qui éclaire les roches et les arbres, s'adressent à nous par les accidents de terrain qui jalonnent notre chemin : menhirs, roches debout. Les morts s'expriment dans la nature qui résiste et parvient encore à vivre et parler en nous, avec nous.

⁴ Char, René et PLAZI, Gilles in Fiction Sublime, Ed. Jean Michel Place/ Poésie, 2003 Paris

La philosophie finalement implique une capacité à la digression, à l'école buissonnière, au retour sur soi, après ou avant le spectacle de la vie et le courage de ne plus vivre sa vie par procuration mais de faire la route par soi-même... Se déprendre des personnages familiers pour aller vers les personnes et leur étrangeté, sortir de scène pour aller faire un tour à l'envers du tableau. Accepter en coulisse de comprendre la structure qui maintient vivant le masque que l'on montre de soi aux autres. Accepter de modifier la persona, céder la place à la réflexion et aux délais nécessaires de la maturation du sujet. **L'être nous travaille au cœur et au corps.** Or ce travail ne se présente pas comme une équation modélisable.

A l'école buissonnière l'empreinte sur les arbres, comme l'empreinte d'un peuple nous permet de nous situer et de nous orienter dans les sentiers apparemment déserts et de ne pas fléchir malgré la présence des abîmes, des chutes possibles qui se présentent sur la voie de ceux qui plutôt que de renoncer à eux-mêmes se sont mis en marche, en dépit la difficulté de rester cohérent et fidèle au sens d'une vie.

Toutefois, reculer, penser sa vie, choisir des directions nouvelles et les modifications possibles implique de prendre son temps, de visiter l'ombre comme le poète ou le photographe, ces connaisseurs de la nuit. Dans l'ombre : « Quelque chose se dessine. Se dessine à peine. Quelque chose se profile. Tend à se profiler. S'effacer presque tout de suite. S'estompe. Se voile de brume. Ne disparaît pas complètement, pourtant quelque chose. Se maintient. Se retient de disparaître. Persévère dans son être, si tenu que soit cet être, si fragile que soit cet être. Un être qui serait le moins possible, sans s'abolir pour autant. Presque rien. Mais non pas rien. Presque rien qui pousse. Presque rien qui se laisse frôler par le vent. (...) Ombre qui persiste. Qui veut durer. Qui persiste, mais ne signe pas. Ombre désorientée. Ombre obstinée. »⁵

⁵ Lascault Gilbert, Jill Culinier Ed. L'échoppe décembre 1992 TUSSON France.

L'étude du philosophe en génie et plus précisément en intelligence artificielle, passe par cette traversée nécessaire des feux de la rampe vers les coulisses, par l'écoute attentive de ce qui peut naître, là où apparemment rien ne se passe encore, la patience de l'épreuve des temps morts, pour mieux comprendre le sens d'un désir, le sens d'une vie, le sens de ce qui est vu, exposé : formes données par celui ou celle qui naît ombre dans la lumière.

Que voulons-nous des machines et des ordinateurs que nous créons? Des armes? Des missiles? Des frontières ? Des empires économiques? Du dictat de la mode en informatique? Des êtres qui se comportent en mécaniques bien huilées? Grisaille, brouillards et creux, passages spiralés difficiles vers une cathédrale possible dans le creux de notre être si nous parvenons à résister et défaire les pièges de la société de consommation : la philosophie n'est pas à vendre ; elle doit s'apprendre. Elle ne se réduit pas à un programme que l'on insère dans un ordinateur. Pas de prêt-à-porter en matière de vérité et de comportement.

La nature est un temple nous a soufflé Baudelaire. La nature humaine surtout ajouterait-on. M'effacer pour vous voir, pour me voir, au-delà de ce qui est montré. La philosophie implique une capacité d'effacement de décentration pour mieux saisir la relation texte -contexte, monde et particule, sujet et groupe. Ce recul implique le dialogue avec ses désirs et l'apprentissage de la neutralité.

Des mouvements naissants dans les sciences dites exactes osent des concepts innovants et des regards moins dichotomiques sur les relations homme-machine, homme-industrie, désir et mécanique tel Marc-Williams Debono, neurobiologiste, et l'équipe de recherche de PLASTIR qui suggèrent un concept de *plasticité* humaine

résolument tourné vers l'avenir et la transculturalité. Perçu également par Francisco Varela et Humberto Maturana, cette plasticité est transférable à de nombreux autres domaines de la science. Francisco Varela a suggéré le concept d'*autopoiesis*, la capacité d'un système vivant non seulement de s'ajuster où s'accommoder à l'environnement, mais également de transcender le milieu et de le modifier. La linguistique revue par Barthes a montré comment un discours évolue grâce à une transformation au niveau du langage, à partir d'une métaphore, d'une métonymie, d'une glissade ou d'une rupture du discours et pourtant du sens du discours qui permet de créer du nouveau et de dépasser une situation apparemment bloquée. Bref grâce au facteur humain, sa plasticité, sa capacité d'autopoiesis, le changement est possible, l'évolution est possible, mais l'imposture, la copie et la faç si mile également.

LE CERCLE DES PHILOSOPHES DISPARUS

Quelle vie voulons-nous, la notre ou celle d'un mythe, d'un conte de fées naïveux, dictée par les médias, qui s'obstine à déformer la teneur nos relations humaines ? Claude Lévy Strauss a osé être un des premiers penseurs qui a su tendre l'oreille à la pensée sauvage et à approcher l'autre dans sa totalité. Il commente : « *Vous savez, c'est une perspective que probablement tous les anthropologues n'adopteraient pas et qui, chez moi, résulte du fait que je suis américaniste et que l'américaniste est constamment confronté à cette constatation que son objet d'étude, nous l'avons détruit, en tous cas nous l'avons réduit...et donc nous nous trouvons chaque fois que nous sommes devant un indien sud- américain, dans une attitude qui est celle- qui essaye d'être objective- du chercheur scientifique et en même temps avec la conscience d'appartenir à une civilisation qui a commis une sorte de péché inexpiable, qui à mes yeux est le plus grand qui se soit produit dans l'histoire de*

l'humanité : avoir détruit ou tenté de détruire ce qui représentait la moitié de la richesse humaine. »⁶

Sentiment de culpabilité mis à part, il faut laisser la parole aux victimes des génocides, historiques mais également voire discrets et quotidiens. Ils parlent et dénoncent les actes dans le vent qui bruisse dans les feuilles, dans le sang qui coule dans la sève des arbres et des tambours précis qui scandent le rythme et la douleur d'un peuple qui n'y comprend rien : pourquoi la culture produite par les africains ou les orientaux n'est pas aussi intéressante que celle dévoilée par les astronautes et les ingénieurs américains ?

Vu de près ou de loin, si nous sommes présents au monde aujourd'hui, c'est que nous avons survécu, y compris aux bombes atomiques fabriquées par les ingénieurs de l'armée et leur fascination de l'esthétique militaire. Toutefois nous demeurons perméables à leur violence, nous continuons si fragiles et exposés à tous les viols technologiques possibles de notre mince frange d'intimité. Ce sentiment de l'absurde qui me submerge parfois, de l'écart irréductible entre le réel du pouvoir et de la connaissance des ingénieurs de la NASA par exemple, et nos questions éthiques intimes, nos enseignements quasi artisanaux sur des vieux textes érudits, notre souci du passé et de la transmission culturelle, nous indique un premier invariant de la condition philosophique : son incomplétude, son inachèvement, sa perméabilité au désir, à la souffrance, à la solitude et sa vulnérabilité.

C'est facile de briser un être humain. Mais cela devient plus difficile de détruire une bonne équipe de recherche qui sait le dialogue et la neutralité nécessaire à

⁶ Lévi-Strauss, Claude *in Un itinéraire, entretien avec Marcello Massenzio*, 26 juin 2000, p.14, 15. Ed. L'Échoppe, Paris

l'approfondissement des études. « Partout on semble pressentir que c'est dans le dénuement que l'humain se révèle le plus clairement et impose aux consciences sa noblesse propre – celle de son être, non de quelque avoir. Chez les anciens Grecs, la parole du vieil Œdipe, aveugle et en haillons, pratiquement abandonné, l'exprime on ne peut mieux : « C'est donc quand je ne suis plus rien que je deviens vraiment un homme. »⁷.

Oui Œdipe, car c'est lorsque tu es en haillons qu'une vieille dame : la philosophie, et quelques chercheurs dans un maquis préservé viennent faire affaire avec toi. Devons nous fonder « le cercle des philosophes disparus » ? Des maquisards écrivains et penseurs comme Antonio Calado, Antonio silencieux et pauvre, assez fou pour rêver à une fleur qui ne meure pas, une « *sempreviva* » fleur brésilienne nommée la « toujours vivante. Des ensorceleurs comme Antonio Gades qui danse l'existence de la Carmen au rythme du tango et nous expulse de notre confortable torpeur. Comme les arbres, le temps nous travaille au corps et peut nous rendre meilleurs et parfois même aussi inoubliables que Garbo où Kennedy. Selon la belle formule de Reboul « c'est pour toujours que l'on n'est pas encore »⁸

L'humain est un être qui vient au monde en étant un être de désir, un être ouvert au possible, flexible et curieux... Ce désir en sciences humaines va obtenir toutes sortes de désignations, de nombreuses études car il ne n'obéit pas à une structure logique et défie les chercheurs en intelligence artificielle : appétits, caprices, besoins selon la célèbre échelle de Maslow. Toutefois le concept de désir nous entraîne ailleurs... A l'ombre. Au cœur de la forêt de l'inconscient ou s'entrelacent les craintes, les rêves avoués et refoulés, des uns et des autres.

⁷ Sophocle, *Œdipe à Colonne*, texte établi par Alphonse Dain et traduit par Paul Mazon, Paris, Les belles Lettres, 1960, v.393 cité par Thomas Dekoninck opus cit (1).

⁸ Reboul, Olivier cité par Hadji, Charles in penser et agir l'éducation. Paris, Ed. E.S. F. 1993, p. 35-36.

Bien entendu, il peut y avoir des déviations et du besoin dans le désir, et la naissance d'une volonté qui va s'affirmer graduellement à l'aide des opérations logiques s'avère complexe, cependant l'histoire humaine démontre que le désir humain n'est pas linéaire, n'est pas explicable ni réductible aux comparaisons éthologiques (la science qui étudie les comportements animaux). Nous avons besoin de manger pour vivre ? Bobby Sands a mené sa grève de faim jusqu'à la tombe et la riche et célèbre princesse Diana semblait anorexique et malheureuse...

Nous avons besoin de sexualité ? Les religieux ont créé les monastères, les ordres contemplatifs, la chasteté et la flagellation. Les hommes ont violé et torturé pour le plaisir et l'argent. Nous avons besoin de nous battre et de posséder un territoire bien à nous ? Les grecs ont inventé la démocratie, fondée sur le concept de bien public la « *republica* », mais ont établi un empire colonial en Orient et partout dans le monde si des demandes de paix s'élèvent, le spectacle de la cruauté et de la violence humaine continuent de faire recette dans les petits et les grands écrans publics et privés... Nous avons besoin de sécurité ? Des peuples entiers se sont battus et sont morts pour la liberté humaine. Le désir humain s'est très fréquemment opposé à sa nature animale : par conséquent il ne s'y réduit pas et le dompte. S'il n'est pas explicable le désir humain se situe plutôt dans le domaine du perméable : de ce qui peut être traversé, compris mais jamais plagié.

Par où commencer ? Par où aller ?

Je flotte... Comme vous, j'ai vécu des printemps plombés. Le jour pour moi commence à peine : chiens et loups confondus. Une pousse jaune éclaire un paysage noir sur fond gris vert blanc. L'hiver revient enfin. Est-ce la seule saison qui tienne lorsque l'on est comme moi apprentie philosophe depuis 24 ans à l'université ?

Le silence s'installe et je parviens à respirer un peu mieux. La terre automnale se prépare à s'endormir. Le ciel souffle avec force et constance. La mésentente habituelle se poursuit partout. Un héros me fait signe. Ulysse? Arthur? Mr. Forester? Les prairies s'effacent sous le brouillard. Écrire comme on hisse les voiles et risque le départ vers le large, écrire comme on plonge et se délivre des lois de la gravité. Écrire pour signer de sa main la colère et la délivrance. Écrire pour dessiner ses gestes et saisir les teintes de son cœur. Turquoise, noir et rouge sang. Se censurer.

Ce qui semble brouiller les cartes et confondre nos jeux réside dans le fait que la condition humaine nous somme de naître objets-sujets ou sujets-objets... Enfin des sujets qui présentent des contours objectaux ; sensibles et dépendants des sciences médicales, dans les vitrines de la vie ou des objets qui ont des problèmes de conscience que les psychiatres sont impuissants à guérir. Cette impuissance nous indiquera peut être que parmi tous les problèmes humains tous ne sont pas forcément des maladies et certains relèvent plutôt de la confusion des sentiments et de l'incapacité de se décentrer, adopter un regard neutre pour mieux comprendre ce qui nous arrive et pourquoi.

J'avais coutume de dire à mes étudiants : pas de problème si nous avons des problèmes, les problèmes nous font grandir lorsque nous parvenons à les résoudre ensemble. Et si nous sommes impuissants à les résoudre : si la route est barrée ? Alors : parlons-en. Sereinement et sans déclencher une nouvelle guerre mondiale. Perception ou expérience ? Perception ou expérience de mensonge, d'oppression de trahison? Perception ou expérience de bonheur, de joie, de dialogue? Le facteur est ce qui précisément nous posera toujours des problèmes et nous conduira à faire avancer nos travaux.

Actuellement, bon nombre de chercheurs de haut niveau, et je souhaiterai que cela ne soit pas uniquement du domaine de la science fiction ou de Hollywood, sont victimes de la concurrence et même les équipes de sciences humaines lorsqu'elles ont des travaux sur l'intelligence artificielle, n'échappent pas au problème. Compétitivité, rentabilité etc.... Certains concepts sont manipulés par des jeunes avec une brève formation qui copient sans le savoir les paramètres d'une architecture de la destruction de l'être : pharmacopée et mots savants à l'appui. Le cognitif est surévalué, l'homme est oublié.

Peut-on se passer d'espoir, de tendresse, de franchise, de dialogue, de souplesse, de talent lorsque l'on essaye de comprendre l'humain ? Peut-on se passer de l'inspiration ? De l'enfance ? De la vieillesse ? Expérience ou perception de réduction ? Expérience ou perception de simplification ? Lorsque la conversation s'interrompt pour laisser place aux diagnostics arbitraires et abusifs établis par des prétendus experts qui font jouer le verdict en fonction des enjeux économiques qui pèsent sur leurs épaules...

Le philosophe choisit le regard distant : la vue d'ensemble sur les diagnostics précipités et souvent inadéquats. Résoudre un problème humain, cela prend du temps. Le temps du dialogue, le temps de la réflexion, le temps de la rencontre, de l'applicabilité de la solution, de l'évaluation de la conséquence de nos actes, y compris de nos actes de discours. Nous savons, dans certains cas, que c'est toute l'équipe, du leader aux chercheurs stagiaires, qu'il faudra parfois désactiver ou même quitter, car ils servent une idéologie au service de très précis enjeux économiques et non pas l'évolution de la recherche scientifique et ses enjeux économiques et éthiques. Dans l'ombre à l'écoute des ancêtres, ce que le philosophe enseigne est précisément le courage de la neutralité qui permet à la pensée rationnelle d'avoir lieu. Seule la

neutralité et le respect, souvent difficilement appris, permettront la circulation libre des idées et des solutions possibles aux problèmes des différentes communautés humaines.

J'ai donc appris à patienter, à sentir le vent, à méditer pour essayer de comprendre ce qui nous freine et pourquoi, à monter lentement la pente en équipe plutôt que de faire cavalier seul et à ne jamais changer sous aucun prétexte depuis quatorze ans de co-équipiers... Pourquoi demandons nous à nos chers collègues, préférez-vous la compétition au partenariat, quitte à nous affaiblir et à nous « incapaciter » les uns et les autres, à essayer de nous diviser, plutôt que poser un minimum de paramètres éthiques à nos travaux scientifiques qui garantissent l'évolution de la recherche et la survie de nos travaux et de la planète ?

A L'ÉCOUTE DU DÉSIR HUMAIN

Il n'y a pas de gloire dans la victoire. Lao Tse.

Je cite de mémoire le TaoTé King relu une dizaine de fois dans différentes versions, donc probablement un texte hermétique qui demeure intraduisible sans interprétation et réécriture. Le désir humain, souvent vorace porte douloureusement atteinte à une neutralité nécessaire, au-delà des territoires conceptuels et de leur frontière. Comment être philosophe avant d'être Marxiste, Freudien ou Adonisien ? Le désir se présente sous des aspects polymorphes. Selon Claude Lévy Strauss l'apport fondamental de Freud se situe dans « *la possibilité de comprendre de façon rationnelle des choses qui semblent totalement irrationnelles.* »⁹ Faut-il se guérir du désir...Le désir se dit *Pathos* en grec. Maladie. Faut-il se débarrasser du désir pour

⁹ Lévi-Strauss, Claude *ibidem* 6 p 10

devenir penseur ? Quelle est la relation entre désir et maladie ? Désir et neutralité ?
Pardons Docteur, je viens vous voir car je suis tombé gravement malade... Que vous arrive-t-il donc ? Je suis tombé profondément amoureux de mon professeur de Philosophie. Votre nom ? Phèdre. Comment cela s'est passé ?

Au cours d'un banquet. Qui vous a séduit ? Socrate. Quel âge aviez-vous ?
Quinze ans. A Athènes environ en l'an 450 avant Jésus Christ, au siècle dit d'or ou de Périclès. De nos jours Socrate serait accusé de pédophilie, Phèdre soigné, drogues à l'appui, pour guérir d'un « *inceste pédagogique* » et éventuellement de son homosexualité. Et pourtant l'histoire se répète et sans cette passion entre deux qui créent, je me demande si la transmission culturelle aurait lieu ? La culture est une vie sur laquelle je suis toujours irrémédiablement en retard précise René Char.

*« Tu es pressé d'écrire
Comme si tu étais en retard sur la vie
S'il en est ainsi fais cortège à tes sources
Hâte-toi
Hâte-toi de transmettre
Ta part de merveilleux de rébellion de bienfaisance,
La vie inexprimable
La seule en fin de compte à laquelle tu acceptes de t'unir
Celle qui t'es refusée chaque jour par les êtres et par
Les choses
Dont tu obtiens péniblement de-ci de-là quelques
Fragments décharnés
Au bout de combats sans merci
Hors d'elle tout n'est qu'agonie soumise fin grossière*

*Si tu rencontres la mort durant ton labeur
Reçois-la comme la nuque en sueur trouve bon
Le mouchoir aride
En t'inclinant si tu veux rire
Offre ta soumission
Jamais tes armes
Tu as été créé pour des moments peu communs
Modifie-toi disparaïs sans regret
Au gré de la rigueur suave
Quartier suivant quartier de la liquidation du monde
Se poursuit
Sans interruption
Sans égarement*

*Essaïme la poussière
Nul ne décèlera votre union. »¹⁰*

Rabindranath Tagore avait également perçu cette nécessité de plonger ses mains d'écrivain dans l'eau nocturne pour en retirer une poignée de lumière : « *A travers la nuit sombre, je murmure constamment, elle, voyageur désespéré, c'est moi, c'est moi !* »¹¹ Le poète raconte la possibilité de liberté absolue sur les pages du compositeur : « *Car je sais que la suprême sagesse est d'être ivre et de se donner au diable. Que s'évanouissent tous les scrupules trompeurs. Laissez-moi désespérément perdre ma route, qu'un transport de vertige sauvage vienne et me balaye loin du port.*

¹⁰ Tagore, Rabindranath, *Le jardinier d'amour et la jeune lune*. Coll. Poésie, Gallimard, 1997 p.37

¹¹ Ibidem p.80

Le monde est peuplé de gens honorables, de travailleurs utiles et habiles. Il y a des hommes qui se tiennent aisément au premier rang; d'autres qui occupent déceimment le second. Laissez les être utiles et prospères et laissez-moi être inutile et fou. (...) J'abandonne mon orgueil de savoir et mon jugement du vrai et du faux. »¹²

La connaissance de l'ombre : la reconnaissance de la présence du désir. Au cours d'un processus de composition collective, cela consiste en l'accueil et la compréhension de soi et des autres dans leur totalité et obligent parfois à une certaine discrétion. Une attitude neutre le permet. L'état d'esprit de celui qui s'efforce de comprendre, de se comprendre semble foncièrement différente de celui qui juge. Elle implique un renoncement paisible à avoir raison, pour simplement être une présence au monde avec et pour le monde, de façon entière. Neutre.

Avant de prendre parti être présent. La philosophie partisane devient idéologique et commerciale. La neutralité en revanche est impopulaire mais elle a le mérite grâce à l'écoute qu'elle installe de permettre **la circulation des idées**, autrement entravée par les frontières idéologiques. Dans l'ombre d'une rencontre entre ceux qui tentent d'apprendre et d'évoluer ensemble en croisant leur savoir, de créer ensemble, de penser ensemble, de réaliser ensemble, se tapit le désir. Le désir n'est pas moral. Il vise un sujet-objet, polymorphe, espiègle, sa conduction s'avère difficile. Pourtant un chant, un texte, une découverte sans passion, est vide de la vie même. La réalisation d'un chef d'œuvre, même si elle implique énormément d'études et d'efforts, n'est pas une procédure bureaucratique, convenable, morale. Exact, mais elle implique tout de même décentration, maturité et changements...

¹² Ibidem p.92

Ainsi l'excès de volonté de maîtrise dans un processus de croisement de savoirs peut tout faire échouer comme l'enseigne Tagore : « *Pourquoi la lampe s'est elle éteinte Je l'entourai de mon manteau pour la mettre à l'abri du vent; c'est pour cela que la lampe s'est éteinte. Pourquoi la fleur s'est elle fanée? Je la pressai contre mon cœur avec inquiétude et amour : voilà pourquoi la fleur s'est fanée. Pourquoi la rivière s'est elle tarie ? Je mis une digue en travers d'elle afin qu'elle me servit à moi seul; voilà pourquoi la rivière s'est tarie. Pourquoi la corde de la harpe s'est elle cassée? J'essayai de donner une note trop haute pour son clavier; voilà pourquoi la harpe s'est cassée.* »¹³

Aujourd'hui, les chercheurs en I.A. semblent vouloir tout contrôler, Dieu, l'aléatoire...la création, les trous noirs et blancs. Mais, le désir, tout de même demeure une équation à plusieurs inconnues. Composer dans l'ombre, avec l'ombre implique pourtant un lâcher prise, comme on observe le cours d'une rivière vers l'océan. Le désir travaille en nous et nous modifie. Comme un fleuve porte en lui le « désir » de se fondre dans l'océan. Pour Tagore « *Le rire flotte dans l'air comme l'écume sur l'eau* ». La connaissance de l'ombre, l'écoute de ses désirs et des désirs de l'autre, nous enseigne à faire avec, plutôt que d'essayer de dompter ce qui nous inspire. J'aime le verbe « canaliser » ou donner du sens au désir. Le contenir comme une arche abrite la vie dans la tourmente et le déluge.

Pour Roland Barthes l'arche est un mythe heureux : « *L'arche est un mythe heureux. L'humanité y prend ses distances à l'égard des éléments, elle s'y concentre et y élabore la conscience nécessaire de ses pouvoirs, faisant sortir du malheur même l'évidence que le monde est maniable* ». Accueillir le désir, l'orienter, lui donner un

¹³ Tagore, Rabindranath, *Le jardinier d'amour et la jeune lune*. Coll. Poésie, Gallimard, 1997.

sens auquel l'on se maintient fidèle apparaît comme très différent de refouler, brimer, censurer ce que l'on éprouve, se laisser emporter par des désirs multiples et contradictoires en tentant de reproduire des modèles de bonheur qui parce qu'ils sont externes ne siéront jamais. Le désir humain est *maniab*le. Encore faut il le connaître, l'accueillir pour lui donner une forme humaine, souple, heureuse, signifiante, une forme qui encourage la rencontre et l'évolution. La forme humaine et signifiante du désir se montre par le biais du langage. Pour Roland Barthes le langage a une dimension révolutionnaire : *Celle de permettre à l'homme de « s'inventer »*.¹⁴

Le désir qui s'exprime par le langage et dans le monde des humains signifie : gestuelle, couleurs, sonorités, silences ... s'investit sur deux grandes allées balisées par Lacan et visitées par de nombreux penseurs des sciences humaines. L'allée de nos besoins, et ils sont bien nombreux (nourriture, vêtements, logement, santé) et l'allée de nos demandes. Les besoins assouvis nous désirons encore. Nous rêvons, nous fantasmons, nous délirons même parfois...

Entre les besoins et les demandes, il y a un écart, une brèche où peut se glisser la création ou la maladie. Je pense que ce qui nous rend malade est l'impossibilité de l'apprentissage de la neutralité... En soi l'insatisfaction est porteuse. Toutefois il lui faut un terrain neutre de circulation des idées pour proposer autre chose, une ouverture pour modifier ce qui est donné et améliorer nos conditions de vies. L'insatisfaction vue sous cet angle est un signe de santé mentale à mon humble avis. Nous ne sommes pas au monde pour nous conformer au monde mais pour transcender notre condition et tenter de nous humaniser en nous entraînant les uns et les autres par le biais du langage.

¹⁴ Barthes, Roland, « Mythologies » p.60 Éditions du Seuil, Paris, 1957.

Toutefois, si la situation individuelle ou collective est économiquement bloquée et que l'évolution de la personne ou de la société est empêchée par la pauvreté, la tyrannie technologique des uns, la peur où le ressentiment ou les illusions des autres, clivée par les inégalités sociales, la demande d'évolution bafouée, brimée, peut devenir une maladie personnelle ou collective comme l'alcoolisme, la consommation compulsive, le surmenage, les troubles alimentaires, les « *addicts* » de reality show etc..

Le désir a besoin de sens comme la plante a besoin d'eau et de présence. Et le sens pour émerger a besoin d'un contexte neutre où les idées peuvent s'échanger librement. Le possible, l'avenir humain pulse dans l'ombre. Que devient une semence empêchée d'éclore : une tumeur ? Une dépression ? Une cuite ? Un monde invivable ? Un cauchemar ? Une ligne brisée ? Si la personne ne peut évoluer elle devient malade. Si les idées ne peuvent circuler elles se reproduisent et s'affaiblissent. Tout comme une société.

Ce qui l'en empêche : les partis pris, les idéologies ventilées par les médias qui paralysent la circulation et l'échange des idées et la progression des faits. Malgré nous, nos enseignements, l'humanité fait encore la guerre, concepts à l'appui, et le fanatisme continue présent et dévastateur en Palestine actuellement. Pour évoluer, il faut comprendre ce qui nous arrive et pour comprendre ce qui nous arrive il faut posséder la bonne information. La vérité. Et pour supporter la vérité il faut la sagesse de la neutralité. Plus nous nous refusons à nous-mêmes, à notre possibilité de transcender le présent et nous projeter dans un lendemain, plus la maladie, plus le mensonge, l'imposture, les copies, les idéologies gagnent du terrain. Si nous abdiquons du désir qui réside dans l'ombre, c'est à nous même que nous renonçons. Le bonheur consiste en effet dans la possibilité de donner un sens humain au désir, non dans sa négation,

son refoulement, ou dans son expression débridée et tyrannique. D'où le problème d'une approche qui tente de « dresser » le désir plutôt que de l'inscrire dans la recherche d'une action qui fait du sens.

Ce sens est unique pour chacun de nous, la vie ne nous le livre pas sur un plateau, et encore une fois, il n'est pas prévisible et modélisable. Il faut tailler le sens de sa vie à même la roche comme Rodin, Camille Claudel, Michel Angelo...pour nous souffler en observant parler leur sculptures : ce qui les a trahit, ce qui les a assassiné et qui indûment les a comme un pion volé sur l'échiquier et ce qui les a remplacé.

ARISTOTE ET LE LYCÉE

Les philosophes échouent lamentablement dans notre société, car la réalité ne concorde jamais avec les discours éthiques. Pourquoi ? Notre nature avant de s'humaniser est d'abord animale. Nous pouvons éduquer nos besoins, repousser nos limites, nous ne pouvons vivre sans boire, sans respirer, sans nous protéger du froid ou du soleil... Nous ne pouvons omettre nos désirs, surtout dans le domaine de la production de la connaissance. Et lorsqu'une partie de la planète est affamée, la philosophie semble inutile. Actuellement l'urgence, le péril en la demeure est la vie humaine. La notre et celle de la planète. La loi du plus fort est toujours en vigueur. Chasseur ou gibier ? Telle est la logique du comportement humain, souhaiter la modifier n'est possible que si la bête est repue. Comment le gibier peut-il dialoguer avec le chasseur? Le convaincre de défaire un piège ? Peut-on enseigner la philosophie aux bourreaux de la planète ? Le plus difficile et la formation des bourreaux, de ceux qui économiquement repus se placent au dessus des lois.

Si un être humain goûte la liberté, la justice, la compréhension, la tendresse, le pardon même, bref, l'humanité... à moins d'être contraint par lui-même, par d'autres ou par son environnement, il ne choisira pas une voie inhumaine. Il résistera. Toutefois trop souvent la déception l'attend au bout du chemin comme l'a fréquemment indiqué Levinas dans toute son œuvre, pour l'auteur philosophe équivaut à accepter de se décevoir « *de se dégriser* ». La liberté est difficile. Comment éviter le choix caustique soumis à bon nombre de philosophes entre la guerre imposée par l'action dans la cité où le maquis soufflé par la prudence ? Le conformisme de la retraite ou la révolution concepts aux poings ? Cela supposera que l'on s'accorde, que des traités de paix s'établissent et se multiplient plutôt que des tribunaux, et que ces traités de paix soient respectés comme par exemple et au hasard celui de Bâle ou celui de Kyoto.

La paix est un état d'équilibre entre tout ou rien, une tierce voie comme l'a vu Aristote entre les erreurs commises par excès ou par insuffisance, trop de courage ou trop de lâcheté, trop d'orgueil ou d'indignité... La vertu, selon lui, est la sagesse qui s'écrit entre deux vices : l'un commis par excès l'autre par manque. Toute l'éthique Aristotélicienne repose sur cette pierre de touche. Toutefois Aristote a eu de nombreux contacts avec l'Orient, il a été le maître d'Alexandre, outre ses problèmes avec l'Académie de Platon, il a donc eu probablement accès aux enseignements Bouddhistes sur la voie du milieu. La création du Lycée et la poursuite de ses travaux malgré toutes les difficultés que lui ont posé les Athéniens du fait qu'il était métèque et malgré son décès pour maux d'estomac chronique sont autant de preuves de sa tentative d'échapper au sort de Socrate par un effort constant de dialogue et de négociation : « *L'équilibre entre l'excès et le défaut favorise et préserve la vertu* »¹⁵

¹⁵ Aristote in *Éthique à Nicomaque*, traduction, notes et bibliographie par Richard Bodéüs p.50 Flammarion, janvier France 2008

cette moyenne selon lui est une excellence : « *la vertu est un état décisionnel qui consiste en une moyenne, fixée relativement à nous* » C'est sa définition formelle et c'est ainsi que la définirait l'homme sage. D'autre part, elle constitue une moyenne entre deux vices, l'un par excès, l'autre par défaut; et cela tient encore au fait que les vices, soit restent en deçà, soit vont au-delà de ce qui est demandé dans les affections et les actions, alors que la vertu découvre le milieu et le choisit.

La vertu suppose donc une découverte. Qui découvre ? Voilà une nouvelle définition du philosophe : celui qui découvre...et qui découvre en situation, si le contexte le permet et si une maladie chronique ne l'emporte pas. Car ce qu'Aristote a découvert en situation ce sont les contraintes parfois mortelles qui guettaient celui qui dénonçait l'utilisation de la loi à son profit et non au profit du bien commun, la puissance des tyrans qui l'ont poursuivi ou trahi et la maladie chronique qui a fini par l'emporter.

C'est à partir de sa mise à l'épreuve par ces contraintes externes et internes qu'Aristote s'est opposé à une définition hors contexte de la raison et par conséquent de la vertu. Il ne s'est pas opposé à Platon mais à ceux qui ont voulu le récupérer : il a donc rassemblé ses disciples après sa mort et fondé une école dissidente : le Lycée. Son œuvre et la transmission de celle-ci a résisté aux contraintes qui l'ont emporté. Le commerce des idées et leur publicité semblent mieux fonctionner une fois le philosophe exécuté, châtré ou suicidé.

Je continue cependant à penser que la voie moyenne de l'équilibre et de la *phronesis* (prudentia) constitue la meilleure réponse à la violence, dans la mesure où le contexte interne et externe s'y prête et l'autorise. Ce sont les amis véritables qui ont maintenu Aristote vivant et qui lui ont permis de résister et de quitter l'Académie.

Grâce à un de mes amis avec qui j'ai dialogué pendant 15 ans, j'ai découvert chez Aristote les plus belles pages sur l'amitié et le respect : **une bienveillance réciproque selon lui et qui doit être connue.**¹⁶

Comme les bouddhistes Aristote a remarqué que l'amitié est une inclination naturelle chez les humains et qu'aimer, parfois, compte pour certains, plus que d'être aimé. Ce qui pourra nous guérir de la violence sera pourtant « une expérience partagée de bienveillance réciproque et qui doit être connue ». Une expérience située et contextualisée d'une amitié fidèle. Cela implique la constance d'une vie. Cela dit en passant à travers les maux... L'ombre peut être un lieu paisible si l'on dépasse la crainte de la traversée de la nuit, à l'autre de soi. C'est là où se nouent les véritables rencontres, où l'on peut composer, peindre, écrire, se taire. Laisser doucement s'interrompre ce qui doit parvenir à son terme ou bien laisser éclore ou reprendre l'œuvre au noir. Difficile passage alchimique qui implique le deuil des formes antérieures pour permettre l'actualisation des potentialités humaines à travers la perlaboration¹⁷ de nouvelles formes.

¹⁶ Ibidem p.61

¹⁷Thiériot Mariana in thèse de Doctorat : Les décollectionneurs – Pour une pédagogie du risque UNICAMP 2003.